

Les Philippines.

Manille ! Notre bateau est retenu à la Quarantaine, qui est le centre d'hygiène. Il faut exhiber le certificat de vaccination, car les Américains qui se sont installés aux Philippines ne badinent pas avec ce qui vient de la Chine et ils ont raison puisque c'est un foyer d'épidémies. Après une longue attente, nous pouvons débarquer aux sons d'une fanfare entraînante qui, deux jours plus tard saluera aussi notre départ. Sur le quai, alignés et sous un ciel de feu, sont des marchands qui vendent aux dames des robes de voile ultra-léger et brodé. Le soleil caniculaire les engage à amincir encore leur pelure déjà si diaphane et les marchands ont un succès considérable.

Des autos nous attendent et nous conduisent chez le gouverneur, Mr. Stimson qui, avec Mrs., nous offre une collation dans son palais, qui porte encore sur l'entrée l'écusson espagnol ; dans son salon sont accrochés aux murs les portraits d'anciens gouverneurs espagnols. Tout d'ailleurs, à Manille, est espagnol : les maisons, les gens cultivés, le peuple (mi-espagnol, mi-malais ou Tagal), les rues, les jardins et la langue courante. Après cette aimable réception, nous faisons le tour de la ville, d'une propreté méticuleuse avec ses maisons basses dominées souvent par les panaches ou les éventails des différentes espèces de palmiers, avec ses jardins remplis d'arbustes aux fleurs éblouissantes et aux fruits délicieux. C'est un charme, après la Chine pouilleuse, de vivre parmi des gens propres, à la mine brune, intelligente, aux vêtements blancs, impeccables, parmi des femmes vêtues de jupes assez longues, au corsage en fine dentelle du pays et d'une distinction native parfaite, même dans le peuple.

Les trois mille îles constituant l'archipel des Philippines ne ressemblent sans doute pas à Manille et à l'île

de Luçon, beaucoup sont restées Tagal, mais toutes ont subi l'influence espagnole à des degrés divers et maintenant, sur ce fonds de civilisation européenne, vient s'ajouter l'influence américaine qui apporte l'activité, qui développe le réseau routier et favorise les initiatives. Il y a une vingtaine d'années, les Américains vinrent avec une flotte aider les Philippins à s'affranchir de la domination espagnole et à devenir une république indépendante, seulement les Américains ne sont pas repartis ; ils ont donné une grande autonomie au pays, mais ils prétendent qu'il n'est pas mûr pour se gouverner lui-même et, charitablement, ils veulent bien faire son éducation pour, une fois ou l'autre, lui donner la liberté que les Philippins désirent posséder tout de suite. On ne nous dit pas cela dans les conférences du « Belgenland » où la louange de l'Amérique et de son oeuvre, frisent l'exagération. En quatre cents ans de domination, l'Espagne a fait quelque chose et surtout contribué à fusionner avec les Tagals par de nombreux mariages. On nous raconte cela à une réunion des Francs-Maçons de Manille qui ont tenu à recevoir la loge temporaire du « Belgenland », à lui faire goûter la fraîcheur de la terrasse de son hôtel et l'amabilité de ses membres. En entrant dans ma cabine, j'ai eu le plaisir d'y trouver un magnifique bouquet de lotus, témoignage d'amitié de ces collègues aimables et charmants.

Nous restons à Manille un jour et demi seulement, nous dînons au Grand Hôtel de Manille, très select, au bord de l'eau, à dix minutes du quai. J'aurais bien voulu faire un petit voyage dans l'île si riche en végétaux inconnus, voir ses plantations de tabac, ses fabriques de cigares si forts et ses industries caractéristiques, mais l'horaire est inflexible. Les dernières heures se passent encore à savourer la douceur de ce pays ravissant où la vie semble couler sans souci.

Vers le Siam.

Le « Belgenland » part le 20 février pour ne s'arrêter qu'à Bangkok, capitale du Siam. Il cingle vers le sud-est à travers la mer de Chine, tourne la presqu'île de Cochinchine pour remonter le golfe de Siam et s'arrêter à l'embouchure du Ménam, après quatre jours de navigation. En cours de route, c'est l'ordinaire de la vie de bord : repas copieux, gymnastique, piscine, journal de bord, salut à droite, salut à gauche, bal et dancing, concert en tous temps, conversations difficiles avec tous ces « English » des U. S. A. ou de la vieille Albion ; en plus un orage d'un jour, violent, claquant, avec mer déchaînée mais supportable et, mieux que cela, l'anniversaire de Washington a été le plus parfait prétexte à un bal masqué. Pauvre Washington, sévère et simple, fêté par un bal ! Il y a aussi les couchers de soleil majestueux et colorés et les promenades sur le pont où on s'attarde à cause de la chaleur suffocante, malgré la vitesse de l'air sur le bateau.

Nous arrivons ainsi à Pak-Nam, sur l'estuaire du Ménam, le large fleuve qui descend des contreforts de l'Himalaya oriental chargé d'alluvions et visqueux. Le « Belgenland » reste ancré au large et craint sans doute d'entrer dans les eaux peu profondes du fleuve. C'est une sorte de remorqueur, ou plutôt un transport qui nous conduit à terre à Pak-Nam sur une terre basse, une ville quelconque mais qui n'est déjà plus la Chine. Un train est préparé pour nous conduire cahin-caha, en trois quarts d'heure, à Bangkok, à travers un pays très bas où l'eau coule ou dort — on sort de la saison des pluies — par des rizières, des bouquets de cocotiers, de palmiers divers, d'arbres inconnus, des villages en paillotes, des gens presque nus, alertes, des femmes qui trempent leurs enfants dans le jus terreux que sont les canaux d'irrigation ou les rivières qui

sont pareilles. Eaux lentes, marécageuses, roseaux et bambous, cultures, tout se suit et alterne. Mais le chemin de fer est dirigé par des Siamois en uniforme qui possèdent pour le départ des stations un clacson à réveiller les morts. La population indigène, aux chapeaux coniques, paraît sympathique et accueillante.

Bangkok.

Bangkok a, paraît-il, 750,000 habitants répartis sur une surface immense où la maison de bambous surélevée ou à ras du sol, voisine avec la maison européenne dite coloniale, plutôt basse, avec un étage et avec les temples siamois édifiés sur des bases de marbre en gradins qui ont presque tous la forme de pyramides en étages superposés. Ce que ces temples sont sculptés, champlévés, couverts de personnages et d'animaux en bas-relief très marqué, c'est inimaginable. On aimerait comprendre quelque chose à toutes ces sculptures qui, évidemment, ont un sens. L'American Express et les guides expliquent longuement, mais j'ai l'impression que le sens précis de toute cette architecture tarabiscotée, de ces figures qui peuvent être des dieux, qui sont peut-être aussi de simples hommes, leur échappe, un peu moins qu'à moi-même peut-être. J'ai surtout l'impression bien nette qu'ils s'en fichent et qu'ils font leur métier de cicérons, je dirai même de cornacs, avec la plus parfaite indifférence. Après tout, ils gagnent leur vie.

On sent qu'il y a dans ces quatre-cent-cinquante temples ou « Wats » (nous en voyons quelques-uns seulement) la marque d'une civilisation millénaire mystérieuse et qu'il faudrait des années d'étude pour saisir ces manifestations sculpturales qui nous paraissent pleines d'énigmes. Ce qui me fait plaisir, c'est de retrouver le Bouddha passif, qui a l'air indifférent aux

choses de la terre, bienveillant et souriant, qui plaît autrement que les gros bonzes grimaçants de la Chine.

Les autos nous font visiter le palais du roi, d'une architecture compliquée, luxueux, tout en marbre blanc et la salle d'audience splendide, toute décorée de motifs curieux d'une fantaisie déchaînée. Je me dis, dans ma jugeotte de bourgeois suisse, que l'entretien d'un immeuble pareil doit coûter gros, quand on sait ce que réclame une simple maison sous notre climat. Mais la main-d'oeuvre est abondante, sans doute pas chère et il faut constater que tout cela est entretenu, propre, sous sa patine vieille et colorée. Le Siam vit de sa vie traditionnelle, mais le jeune empereur de vingt-cinq ans, qui a fait une partie de son éducation en Europe, introduit sans brusquerie notre civilisation dans ce pays si éloigné des grandes lignes de communication. Il semble choisir seulement, dans nos usages, ce qui peut convenir à son pays et lui conserver un développement conforme au génie du peuple. Puisse-t-il se préserver de l'industrialisme et du mercantilisme, qui ont fait d'Osaka une ville hybride, mi-japonaise, mi-européenne, d'allure prolétarienne et misérable.

Ici, on se sent dans un pays qui a sa vie propre, qui se suffit et qui ne désire pas autre chose. Le sol fournit la nourriture, les fleuves des poissons ; le buffle, bête de somme, aide au travail, la volaille abonde, le ciel est beau, l'hygiène très suffisante. Que veut-on de mieux ?

Nous lunchons et nous prenons le thé à l'Hôtel Phya-Taï, un ancien palais royal où douze danseuses en robes de gala colorées et à grands dessins, coiffées de couronnes dorées, exécutent d'anciens rythmes lents, très lents... et ennuyeux. C'est étrange de les voir replier leurs doigts presque sur le dos de la main. Ceci encore révèle vraiment une race affinée.

Dans la rue, on rencontre pas mal de Chinois — voilà l'invasion à craindre — à l'éternelle robe bleue tandis que les Siamois, hommes et femmes, portent une jupe qui n'est en somme qu'un long morceau d'étoffe passé autour de la taille et ramené entre les jambes. Le tout est fixé à la ceinture, derrière. La circulation de ces pagnes donne beaucoup de vie aux rues. Nous sommes frappés de voir des hommes tout jaune citron, des pieds à la tête, qui passent gravement. Ce sont, nous expliquent-on, des prêtres.

On nous fait voir les étables royales et dans les étables, le corbeau blanc qui n'a pas l'air d'un corbeau, le singe blanc qui est vraiment un singe d'une teinte de neige, très beau et méchant et l'éléphant blanc ou plutôt les éléphants blancs qui ne le sont pas, mais gris-sale plutôt. Ces animaux sont sacrés, n'y touchons pas et si les Siamois tiennent à adorer ces bêtes et à révéler Boudha, on ne peut pas le leur reprocher. Leur religion, leurs superstitions et l'organisation sociale en font un peuple qui paraît heureux et c'est assez rare qu'au premier contact une population révèle son caractère paisible et satisfait.

Le ciel est nuageux, le temps très agréable et pas trop chaud. Tout a rivalisé pour nous procurer une journée enchantée.

A cinq heures du soir, nous prenons le même train-train, à travers le même pays, les mêmes rangées d'arbres, les mêmes canaux d'irrigation, pays intéressant et fertile, bien peuplé mais que les rizières doivent rendre malsain. A 9 heures nous sommes sur le « Belgenland » enchantés de notre journée, du Siam et d'avoir vu un peuple jaune qui n'ait pas de préventions, apparentes du moins, contre les Blancs. J'ai appris en outre par les chargements qu'on voit faire à Pak-nam que le Siam exporte du riz et du bois de teck.

Sous l'Equateur.

Notre bateau cingle directement vers le Sud. On rencontre d'abord beaucoup de vaisseaux de toutes formes et de toutes grandeurs qui suivent la route Singapour-Hong-Kong ou vice-versa, puis dès avant l'Equateur, l'Océan est vide, immense ; l'eau est bleue, des troupes de poissons volants bondissent devant l'étrave ; le monde ici paraît infini.

Le passage de la Ligne — donc de l'Equateur — donne lieu à une fête qui n'est amusante qu'à moitié. Il y a des cortèges d'ondines et de marsouins, des hommes masqués s'emparent des voyageurs qui n'ont pas encore passé la latitude zéro, les présentent à un tribunal grotesque qui les juge ; ils sont ensuite enduits de jaune, de noir et jetés tout habillés dans une immense piscine érigée sur le pont où d'autres individus les trempent complètement tout habillés. Neptune et sa cour rendent des jugements assez drôles auxquels on se prête un peu malgré soi. C'est la coutume et c'est la joie de l'équipage. Mais il y a quelques moyens qu'on devine d'échapper à ces bouffonneries. Je les ai employés.

A Java.

Le 27 février est un jour d'orage qui a rafraîchi la température et le 28 nous sommes en face de Java devant une immense plaine derrière laquelle se devinent vaguement quelques collines. Nous sommes au 7^{me} degré de latitude sud. La côte est basse et couverte d'arbres qui font un mur de verdure et nous nous arrêtons dans le port des grands bateaux, Tandjong Priok, alors que les plus petits peuvent remonter jusqu'à Batavia par un canal couvert de sampangs et de convois de barques traînées par des remorqueurs.

Des automobiles nous conduisent à Batavia qui est une grande ville, mais toute dissimulée sous des arbres, aux maisons habillées de plantes fleuries, cachées au fond de jardins et de parcs, si bien qu'on y est alors qu'on croit encore être dans des faubourgs de villas. Les maisons ont le rez-de-chaussée porté par des colonnes entre lesquelles sont les salles à manger, les salons ; seules les chambres à coucher sont encloses de parois. Ces maisons sont basses puisque c'est aussi un pays à tremblements de terre. Ce n'est qu'au centre de Batavia et surtout dans la ville voisine plus moderne de Weltevreden, qu'on trouve des rues, des places et des magasins. La ville est remplie de canaux qui contribuent sans doute par la multiplication des moustiques, à la rendre humide et malsaine. Il semble que ce soit quand nous arrivons, jour de lessive générale, tant il y a de linge suspendu dans les parcs et les jardins et tant il y a de femmes qui lavent dans les canaux à l'eau jaunâtre. Les femmes javanaises n'ont pas la notion de pudeur des Blancs. Vêtues d'un sarong clair qui entoure le bassin et le haut des jambes, elles ont le torse nu et leur poitrine élégante projetée en avant des seins droits, rigides et pointus, même chez celles qui ne sont pas toutes jeunes. Au moment de la pluie quotidienne torrentielle qui tombe vers le soir, pluie qui n'effraie que nous, on en voit au dehors de la ville circuler, ou près de chez elles, qui ont roulé leur sarong autour des reins et qui sont donc nues au-dessus et nues au-dessous ; leur pudeur est satisfaite et, disons-le, notre curiosité aussi. Leur peau est couleur chocolat au lait, mais saine et propre.

Batavia, aux maisons riches semées dans les arbres, sent un peu la décadence et quelle atmosphère lourde, humide, fiévreuse ! Je m'en ressens — plusieurs passa-

gers aussi — par quelques signes de dyssenterie qui m'empêchent de m'éloigner trop du « Belgenland » et me privent d'une excursion à Bali, une ancienne ville pleine de monuments et de caractère ancien. Je le regrette et j'aurais voulu voir un pays entièrement javanais et malais au lieu du mélange de Chinois, d'Européens, de Hollandais surtout qu'on rencontre dans les villes de la côte où il semble que les naturels si sympathiques, si élégants et si vifs sont en minorité. Et encore il faut distinguer chez les gens du pays, le véritable Javanais, plus affiné et plus soumis, et le Malais plus énergique, conquérant et dominateur qui supporte lui-même la domination hollandaise avec peine. Ils sont d'ailleurs actifs et les champs, les rizières, les vergers fourmillent de travailleurs à jambes nues, de buffles bossus qui tirent des charrues, des chariots ou d'autres véhicules pesants. La population est très serrée, comme en Chine, mais celle-ci paraît nourrie et gaie. Les Hollandais, parfois obèses, ont assez souvent le teint bilieux des malades du foie ; en tous cas, ils n'ont pas de morgue. Les automobiles sont nombreuses et riches ; elles s'enfoncent dans les parcs vers les maisons fleuries et cachées.

Nous restons quatre jours à Batavia, mangeant à l'Hôtel Nederlanden ou à l'Hôtel des Indes à Weltevreden qui est plus ville et plus animée. On y sent la richesse due à un intense commerce d'exportation ; les magasins exposent des batiks merveilleux, tissés et décorés d'une manière originale, très artistique, de fleurs aux couleurs vives, de dragons, de bêtes fantastiques, de tigres ; il y a aussi des sculptures rigides et diaphanes taillées dans des peaux de buffles, des polichinelles articulés qui représentent des gens du pays.

Les Javanais, comme les Malais, sont mahométans, mais c'est une religion moins sévère que dans les pays arabes, les femmes n'y sont pas voilées, bien au contraire, l'alcool n'est pas interdit non plus à ces sectateurs de Mahomet ; ils ont peu de mosquées. Tous vont pieds nus, même ceux qui vous servent dans les hôtels ce qui leur donne un pas feutré et doux. En ville, on rencontre déjà quelques turbans, mais plus souvent un mouchoir de couleur serre la tête et dresse deux petites cornes ; quelques-uns ont un bonnet de soie ; à côté du sarong qui enveloppe le bassin et les jambes, on porte une chemise parfois si courte qu'une bande de peau la sépare du sarong. Toute cette vie est intéressante, on peut observer la foule, ces races diverses, dont la Javanaise est certainement la plus intéressante. Les Malais, qu'on dit violents et cruels, portent souvent le kriss, un poignard dans la ceinture, derrière ; les Chinois mêmes, commerçants et travailleurs subalternes, sont plus plaisants qu'en Chine ; ils ont d'ailleurs subi l'influence du pays et sont propres comme les autres races, comme les rues, comme tout le pays soumis aux Hollandais.

Une excursion en automobile nous a conduits à Buitenzorg (Sans-Souci) par une route macadamisée parfaite de quatre-vingts kilomètres. La terre rougeâtre du pays n'apparaît que dans les chemins, tout le reste est recouvert d'une végétation dense de bananiers, de palmiers, de bambous, d'arbres inconnus, de plantations diverses ; les villages sont véritablement engloutis dans cette verdure exubérante. Les huttes de bambou couvertes d'un chaume épais sont à peine visibles et les gens foisonnent ; la petite marmaille toute dorée et nue, ou presque, pullule.

Buitenzorg est une ville de luxe où les bungalows des riches négociants hollandais, des Javanais de l'aris-

tocratie, des Chinois parvenus, sont magnifiques avec leurs rez-de-chaussée ouverts, leurs plantes grimpanes et retombantes, recouvertes de fleurs éclatantes, donnant une impression de vie heureuse et large. Le climat y est beaucoup plus sain que plus près de la côte et tous ces hommes actifs sont obligés d'y faire de fréquents séjours pour rétablir leur santé qui doit être, dans ce pays, le seul bien vraiment précieux.

Il y a là un jardin zoologique et botanique immense, d'une richesse inouïe, mais nos autos nous permettent à peine de faire une brève promenade dans un monde de cascates, de ruisseaux, d'étangs, parmi des massifs d'arbres, des fouillis d'orchidées et de plantes grimpanes, des jungles impénétrables, des cactus à allure de bêtes. Quel dommage et quel plaisir j'aurais eu à passer là un ou deux jours, mais avec quelqu'un qui aurait pu m'expliquer ce paradis végétal ! Les Hollandais ont accumulé là toutes les plantes tropicales de tous les continents, dans un but scientifique d'abord, mais aussi pour faire des comparaisons d'ordre plus pratique et introduire dans leurs colonies ce qui est le plus productif.

Le chemin de retour est aussi intéressant, mais que c'est précipité ! Nous retournons chaque soir coucher au « Belgenland » qui est à l'ancre à une certaine distance de la rive. Nous ne trouvons pas dans nos cabines, les crapauds et les insectes qu'on rencontre communément dans les chambres des meilleurs hôtels et qui sont une des conséquences de la vie intense, de la multiplication sans arrêt des bêtes et des plantes, sur ce sol de l'« île du Paradis », comme on appelle Java.

Ce magnifique pays a souvent changé de maître. Vers 1600, ce sont les Portugais qui s'établissent dans les îles de la Sonde, les Hollandais les chassent et ex-

ploient le pays par l'intermédiaire d'une Compagnie qui s'entendait à pressurer les habitants, tout en les laissant gouverner par les grands seigneurs indigènes. La Hollande, devenue un royaume français sous Napoléon, les Anglais de Singapour s'emparent des villes principales, non sans peine et en 1816, après la chute de Napoléon, le pays redevient hollandais. On a l'impression, après avoir vu Hong-Kong anglais, que cela ne va pas aussi bien à Batavia ; il semble que l'air est ici plus lourd et par conséquent moins suggestif de travail. Les Hollandais semblent des hommes solides, mais rassasiés de biens et qui ne s'en font plus. Est-ce juste ? Est-ce faux ? Quelle conclusion sérieuse peut-on tirer après quatre jours de promenade au milieu de gens dont on ignore tout et dans un pays qui sent la fièvre ?

Notre souvenir de Java reste cependant éblouissant : de grands arbres, des arbustes à feuilles immenses, un peuple beau et sensible, très cultivé à sa façon, soumis à moitié à des Blancs et à moitié à des Jaunes au point de vue économique. C'est lui qui cultive le riz et le thé, l'opium, le café, les épices, le sucre, le tabac, lui qui tisse les batiks, ce sont les autres qui exportent et qui profitent.

Tout est prêt en rade de Tandjong Priok pour le départ, mais il manque quelques vieilles dames qui n'ont pas fini de marchander ou qui, en cours de route, se sont repenties de n'avoir pas acheté ce qui les avait tentées et sont retournées à Batavia ou à Weltevreden retrouver le boutiquier. Les cheminées fument, les sirènes appellent : enfin ces dames arrivent et un remorqueur pressé les amène avec leurs paquets. Les officiers froncent les sourcils, le capitaine maugrée ; c'est la première fois que le « Belgenland » ne suit pas son horaire à la minute.

Singapour.

Deux jours après, le 5 mars, nous sommes devant Singapour, après avoir navigué près de Sumatra et de l'île de Banka et parmi des milliers d'îles dont les unes sont d'origine volcanique et les autres, couvertes de palmiers, sont l'oeuvre des coraux, comme celles de la Polynésie. L'île, petite, où se loge Singapour, est basse, marécageuse. L'Angleterre en a fait une base navale pour la défense de ses colonies extrême-orientales et du Dominion australien. On devine que le peuple dont elle craint la concurrence militaire dans ces régions, c'est le Japonais qui cherche de la place où loger son trop-plein de population. Aussi les vaisseaux de guerre ne manquent pas dans le port, mais la mer fourmille de bateaux malais, à l'arrière plus élevé que l'avant. On prend du respect pour ces Malais qui font leur commerce à travers tout ce dédale d'îles, depuis des siècles, de Madagascar aux îles Hawaï.

Singapour a des quartiers européens où règne la propreté anglaise, où la place n'est pas ménagée, où les maisons sont hautes, mais à côté, il y a la ville chinoise, la China-Town qu'on trouve à San-Francisco, aux Hawaï, à Java ; c'est là qu'on pratique les métiers manuels, puis une ville malaise, des temples de toutes les religions. On rencontre les représentants de cette tour de Babel dans les grandes rues ; à côté des Chinois et des Malais, il y a des Hindous aux longs cheveux, des Cingalais qui paraissent des femmes, des nègres d'Afrique, des Arabes aux burnous blancs et des gens des îles qu'on ne saurait déterminer et classer.

L'île de Singapour est liée à la presqu'île de Malacca et à l'Etat indépendant du Johore, par la « Chaussée de Johore », qui traverse un fleuve déjà confondu avec l'Océan et une jungle inextricable où vit encore le

tigre, rôdeur nocturne, invisible de jour. A Johore, mais en vitesse, nous visitons une mosquée et, du dehors seulement, le palais des sultans malais, palais très riche et d'une architecture qui nous surprend par son originalité. Au retour, nous traversons des plantations bien alignées d'arbres à caoutchouc, denrée qu'on ne va donc plus chercher au loin, dans les forêts, des champs de plantes à grosses racines qu'on nous dit être du manioc, base de la nourriture des naturels du pays. Partout, des huttes indigènes recouvertes de gros chaume sec. Le temps est heureusement resté couvert, sinon nous aurions vraiment souffert de la lourde chaleur équatoriale. Nous visitons une fabrique où le caoutchouc brut est traité et mis en plaques, mais où règne une odeur écoeurante, qui fait fuir les dames.

Singapour est un entrepôt commercial de premier ordre où aboutissent toutes les marchandises de l'Indo-Chine et celles de l'arrière-pays, caoutchouc, zinc, étain, fruits ; là se heurtent les races âpres à gagner des dollars et les civilisations si opposées des continents voisins. Nous y retrouvons l'incommode et pittoresque ricksha que nous avons oublié depuis la Chine, mais le Chinois, l'envahisseur pacifique et tenace, nous l'avons retrouvé partout et l'invasion de l'Europe par l'infiltration de la main-d'oeuvre jaune ne me paraît qu'une affaire de temps, si les Etats ne se défendent pas, comme le font les Etats-Unis.

Nous regrettons la brièveté du séjour dans cette ville si active et si intéressante par le mélange des races qui vivent côte à côte sans perdre leur caractère particulier. Vraiment, le fondateur de cette ville, sir Stamford Raffles, qui eut l'idée de la planter là, en face de la puissance hollandaise de Batavia, à la porte de l'Extrême-Orient, à la sortie du Détroit de Malacca, est un homme

de génie et on comprend que sa statue s'élève au plus bel endroit de la ville. Cet homme avait vu où se trouve la clé de l'Asie orientale.

Dans l'Océan indien.

Le « Belgenland », lentement, reprend la haute mer, alors que nous jetons un dernier regard sur ces îles basses et vertes, coupées de canaux, plantées de villages juchés sur pilotis. Le lendemain — c'est le 7 mars — dans le détroit de Malacca, où les bateaux d'Europe et les voiliers malais foisonnent, la chaleur est intense et le soir, la mer est phosphorescente et luit alors que le ciel est strié d'éclairs. C'est un coup d'oeil fantastique.

Le 11, vers midi, nous arrivons à Diamond Harbour, sur l'Hougly, un bras du Gange dont nous fendions les eaux jaunâtres depuis plusieurs heures. Le « Belgenland » ne peut accoster à cause de la profondeur insuffisante ; des remorqueurs viennent nous prendre pour nous mettre à quai et au train qui va nous conduire à Calcutta.

Cette remontée de l'Hougly est étrange. Des côtes à raz de l'eau sont coupées par des canaux. Ici on aperçoit des huttes coniques, des cocotiers, des cultures, plus loin, ce sont des marécages, des jungles aquatiques à la végétation peu élevée, une terre pas encore formée entièrement par les alluvions apportées dans les eaux épaisses du fleuve. Diamond Harbour est un élargissement circulaire de l'Hougly, où s'arrêtent tous les bateaux d'un certain tonnage qui déchargent là leur marchandise à destination de Calcutta, sur des vapeurs fluviaux ou sur le quai, d'où le chemin de fer les transporte comme il va faire de nous.

Le train met 2 heures 40 pour gagner la grande ville. A travers la jungle et la campagne cultivée, les

villages aux toits pointus, où grouillent les Hindous brun-clair ou presque noirs, maigres, avec une vague toile autour des reins et un turban clair. A mesure qu'on approche de Calcutta, surgissent de cette végétation exubérante, de ces palmiers, des cheminées d'usines qui lâchent un panache de fumée noire et qui, décidément, ne semblent pas être à leur place dans le ciel gris-bleu, au-dessus des bambous et des bananiers, à deux pas de la jungle où royaument les tigres. Ce sont des tissages de jute et des fabriques de sacs qui s'en vont dans tous les pays producteurs de blé, de riz, de sucre et de café, enfermer les produits et les mettre en état d'être maniés.

Calcutta.

A l'arrivée à Calcutta nous sommes effrayés par le grouillement de la population dans les rues et surpris de la variété des costumes, de l'Européen et de l'Hindou européenisé, en vêtements blancs, jusqu'aux Hindous nus sauf le morceau de toile indispensable ; quelle différence de peau chez les indigènes ! Les uns d'un blanc pareil à celui de l'Européen vivant sous les tropiques, puis toute la gamme des cuivres, jusqu'au noir, mais les figures n'ont rien du nègre aux grosses lèvres et au nez aplati, ce sont en somme des Blancs aussi, de la même race que nous et il y a des visages qui sont ceux de gens qu'on connaît. Comme cela nous change de la foule jaune, aux yeux obliques, des rues de Shanghai ! On se sent plus près de celle de Calcutta, svelte, fine, racée en un mot. Ce que je retrouve par contre dans les non-vêtus, c'est l'impression qu'ils sont, comme les Chinois et comme les Japonais du petit peuple, des mal-nourris qui font penser à une famine permanente. L'Europe, l'Amérique et Java ne suggèrent pas cette idée.

Les passagers du « Belgenland » sont répartis dans deux hôtels ; nous sommes à l'Eastern, confortable, suivant la notion de confort des pays tropicaux ; la table est bonne, les mets épicés à la manière anglo-hindoue. Les serviteurs sont multitude, vêtus de blanc, turban, pieds nus ; un grand corridor dallé traverse la maison ; les valets de chambre couchent derrière votre porte sur une natte et tout ce monde bavarde, jacasse une partie de la nuit et vous empêche de dormir.

Au moment où nous prenons possession de nos chambres, un furieux orage éclate qui déverse dans les rues et sur les toits une mitraille bruyante de grêlons gros comme des noix. La conséquence en a été un fraichissement de la température qui était le bienvenu.

Calcutta a 1,470,000 habitants et quand on passe dans une rue étroite de la ville indigène, où vivent dans des taudis des gens en masse, alors que d'autres logent à la belle étoile — et combien ! — on se prend d'un grand respect pour le statisticien qui vous dit : « ils sont 1,470,000 ». C'était, il y a peu d'années, la capitale où résidait le vice-roi — presque toujours un lord — et c'est pourquoi les palais, les bâtiments administratifs, les monuments abondent. Dehli est devenue capitale à cause de sa proximité des provinces du Nord-Ouest et de sa situation plus centrale.

Pendant les quelques jours que dure l'escale, nous avons beaucoup vu, beaucoup appris et j'avoue que je me suis étonné souvent de voir ce peuple conserver les superstitions les plus néfastes, son hygiène déplorable, ses cultes cruels, le mépris des castes supérieures pour les inférieures, la nuée de mendiants, d'estropiés, de lépreux, le mariage des enfants de 10 à 12 ans devenir effectif dès qu'ils sont pubères, avec comme conséquence, une mortalité chez les femmes et les nouveaux-nés effrayante, les vaches et les taureaux sacrés errer par les

rues et entraver la circulation, les rixes fréquentes et graves entre Hindous musulmans et Hindous brahmanistes ou bouddhistes, alors qu'ailleurs, à Hong-Kong par exemple, les Anglais ont établi l'hygiène, la paix, la réglementation de tout à la façon anglaise

On m'a renseigné. Il y a un fort mouvement d'indépendance dans toutes les provinces et dans tous les milieux, il y a parfois des séditions ; des Hindous qui ont fait leurs études en Europe, d'autres pourvus de l'ancienne culture du pays, très mystique, poussent le peuple superstitieux et ignorant à résister aux Anglais qu'ils savent puissants, mais qu'ils estiment grossiers. Une révolution n'est possible que par la masse, mais non par les moyens matériels. Jusqu'à présent, l'idée nationale n'existait pas. C'est pourquoi l'Anglais s'est simplement superposé à l'Inde et s'est borné à ne pas froisser les coutumes si néfastes qu'elles puissent être. C'est pourquoi il parle aujourd'hui de faire de l'Inde un dominion avec un gouvernement élu, presque indépendant, qui remplacerait une ou des Chambres déjà existantes qui ne sont que des Consultatives et n'ont pas un pouvoir législatif réel.

On sent très bien aux coups d'oeil aigus de beaucoup d'indigènes dans la rue, même à l'hôtel, que le Blanc dominateur n'est pas aimé. Je crois que ce pays réserve encore des surprises. Il y a tant de castes, de races, de religions ennemies que l'indépendance serait la guerre civile... et la ruine. Pour le moment l'Angleterre maintient l'équilibre et se maintient, rien de plus.

Je me rends compte que s'il y a un quartier, ou plusieurs, de l'administration et des affaires, bien gérés et sains, il y a la ville indigène malsaine pour qui le centre est l'Hougly. C'est, pour le peuple, le Gange, le

fleuve saint qui purifie des péchés et des souillures de l'âme. On voit les gens, surtout ceux de la secte Jaim qui descendent les marches qui mènent à l'eau ou le plan incliné, qui se baignent, se gargarisent, boivent de cette eau qu'ils prennent avec la main, dans le voisinage d'animaux, buffles et vaches, au milieu d'immondices, de restes de cadavres mal incinérés, de débris divers venus d'amont, de fleurs jetées au fleuve en hommage pieux. On se demande comment ce courant terne, parfois visqueux au bord, ne donne pas des épidémies de typhus et de choléra. Il y en a parfois me dit-on, mais moins qu'autrefois, grâce encore au service médical anglais.

Nous avons vu les mêmes baigneurs pratiquer les mêmes rites au Jaim Temple dans des conditions encore plus nauséabondes. Et cependant c'est mieux qu'en Chine où l'on n'enlève pas son vêtement de tout l'hiver et où parfois même on le coud sur le corps pour épargner boutons, boutonnières ou crochets.

Nous rencontrons dans les rues des vaches sacrées et des taureaux, sacrés aussi; ils habitent un quartier ou l'autre dans lequel ils sont connus, nourris et où ils prennent leurs aises. Et qu'on n'aille pas les déranger pour passer ! Il ne s'agit pas de les pousser non plus. Les voituriers conduisant de lourds chariots attelés de buffles ou de vaches en débarassent la voie en leur tenant des discours ou en les attirant par quelques feuilles vertes ou autres friandises. L'Hindou pratiquant l'hindouisme ne tue jamais un être vivant, serait-ce une puce ou un serpent, il est végétarien absolu.

J'imaginai l'Inde bouddhiste, mais il me paraissait que le bouddhisme du Japon et celui de la Chine ne ressemblaient guère à la religion ou aux religions de l'Inde. Des signes différents sur le front des Hindous qu'on rencontre m'ont engagé à m'informer. Il y a trois

grands dieux chez les Hindous : Brahma le créateur, dont parlent les livres sacrés en langue sanscrite, réservée à la caste supérieure de l'Inde, gens instruits et dont le visage révèle l'aristocratie, Siva, le destructeur et Vichnou, le conservateur.

Siva a plusieurs épouses, dont l'une, la déesse Kâli est très populaire ; elle personnifie en quelque sorte l'amour et la mort. On fait à tous deux, Siva et Kâli, des sacrifices sanglants. Nous avons assisté au Kâli-ghat, temple de la déesse, à des tueries de cabris dont le sang jaillit en ruisselets ; on les décapite sur deux autels avec une sorte de guillotine ; le temple ou plutôt le charnier est rempli de marmaille nue, de mendiants loqueteux et puants, chancreux et aveugles. Une odeur infecte sort de cette foule et de ce sang dans lequel se vautrent les chiens et picorent les corbeaux. Nous sortons écoeurés.

Cette religion qui dresse des idoles — Siva est représenté avec un collier de crânes et de serpents autour du corps, Kâli est noire et rouge —, a une multitude de divinités et les cultes, presque permanents, sont accompagnés de musique faite par des clochettes, des gongs ou « tom-tom » et des sortes de clarinettes. C'est en somme un mélange de pratiques bouddhistes, de pratiques brahmanistes qui ont un sens élevé et de vieux paganisme superstitieux. Et encore, l'hindouisme a plus de sectes — souvent secrètes, toujours fanatiques — que le protestantisme lui-même.

Pour nous remettre de notre écoeurement nous allons voir pire, le Hindu Burning Ghât, le crématoire en plein vent au bord du Gange ou plutôt de l'Hougly. On brûle les morts amenés, suivis d'un cortège pour les riches, accompagnés par une ou deux personnes pour les pauvres. Les corps sont couverts d'une simple étoffe,

parfois les pieds dépassent. On construit, avec du bois acheté à un personnage officiel, un bûcher, bien maigre pour le pauvre diable et copieux, terminé en faîte de toit, pour le riche. Les corps sont placés dessus dans le premier cas, dedans pour le fortuné et un parent muni d'une torche met le feu. La toile flambe d'abord, le corps brun apparaît nu, puis se contorsionne, se tord, dégage une infecte odeur de chair brûlée. Pendant l'opération, la famille est là ; à côté, le personnel donne un coup de balai aux cendres des brasiers éteints pour faire place à de nouveaux arrivants. Quand le bois est brûlé, on jette les restes parfois considérables dans le fleuve sacré. L'âme renaîtra, si elle a été pure, dans un être supérieur, si elle a été vile, dans un être de caste inférieure ou même dans un animal. Ce qui reste du corps sera la pâture des caïmans que nous avons vus dans l'Hougly près de Diamond Harbour, en aval.

Le respect des animaux va jusqu'à l'absurde. A côté des vaches, des chiens que personne ne chasse, du scarabée que l'Hindou évite d'écraser sous ses pieds, il y a des corbeaux qui sans gêne se promènent dans votre chambre, des chacals qui sortent des fourrés marécageux des environs et viennent de nuit, glapissants, faire la voirie, la vermine qu'on n'écrase pas, mais il y a surtout les serpents qu'on ne tue pas. L'Hindou se résigne plutôt à être mordu et à mourir, aussi ils pululent dans toute l'Inde et il y en a même dans les jardins et les parcs des villes. Les charmeurs de serpents déballent leurs bêtes en pleine rue, une foule se masse autour de ces gaillards secs et presque nus ; elle considère ces reptiles sortant d'un sac, les uns longs et minces, d'autres plus gros, écailleux, d'autres avec un capuchon qui se dresse sur la tête. C'est un spectacle qui m'horripile et je m'enfuis. On dit qu'il meurt par les serpents 20 à 30,000 personnes dans l'Inde chaque année.

Les tigres ne viennent plus dans les villes ; dans la campagne les villageois les traquent — encore y en a-t-il qui laissent plutôt manger leur bétail et leurs gens — pour débarrasser le pays cultivé, mais dans la jungle ces bêtes sont chez elles. Même entre Singapour et Johore, sur la route parfaitement macadamisée, on rencontre le tigre dès la tombée de la nuit. Ici, dans le delta du Gange-Hougly, ils sont nombreux. Si cependant ils tendent à diminuer, c'est que pour les Anglais, un tigre est un beau coup de fusil et une peau de tigre fait bien dans le salon de la maison natale. Cette chasse est évidemment le sport par excellence. Quant à moi je n'ai pas du tout tenu à en rencontrer, ni à en chasser et je n'ai pas l'intention de raconter des histoires de tigres à mes petits-enfants.

Il y a d'ailleurs à Calcutta mieux à voir que des sacrifices à Kali, des rôtis humains qui ont fait pâlir quelques-unes de ces dames du « Belgenland », des serpents plus ou moins charmés, des corbeaux impertinents qui entrent dans les boucheries — où on vend de la viande pour les Mahométans, les Européens et les sectes non-végétariennes — et qui se servent sans gêne. Mais c'est pourtant bien ce qui m'a paru le plus typique. Nous visitons le Victoria Mémorial qui est devenu un musée de l'histoire anglaise de l'Inde, le fort William, imposant et qui devait être autrefois le symbole de la domination anglaise. Nous voyons, toujours en automobile, des parcs, des places de jeux, des églises, des temples hindous, des buildings, l'hôtel de ville et surtout le jardin botanique que nous parcourons à pied, émerveillés par toutes les espèces étranges ou fastueuses, les étangs couverts de plantes à feuilles larges de plus de deux mètres, les avenues bordées de palmiers gigantesques et ce banyan géant dont les branches retombant

à terre donnent naissance à de nouvelles tiges, si bien que le même arbre auprès duquel nous paraissions des pygmées couvre plusieurs centaines de mètres carrés. Le sol comme celui de toute la région est dépourvu de pierres ; c'est de l'alluvion tendre sous le pied et on comprend toute la richesse de cette végétation sous un ciel tropical et avec des pluies abondantes.

Pendant que nous parcourons Calcutta, que nous voyons ses magasins de tissus magnifiques, de pierres précieuses taillées, de meubles aux incrustations de bois de couleur et de nacre, que nous admirons les peaux de tigres et d'autres bêtes mises à la disposition des chasseurs malheureux, une équipe du « Belgenland » est allée voir Dehli, la capitale, Bénarès, la ville sainte ou Darjiling, station climatérique dans les montagnes pré-himalayennes d'où l'on voit le Kanchinjunga et le mont Everest. Une autre visite l'Inde centrale et va retrouver le « Belgenland » de l'autre côté de la Péninsule, à Bombay. J'aurais aimé faire l'excursion de Darjiling, mais il fallait de là, pour voir vraiment les sommets de 8000 mètres, faire une ascension de quelques heures en ricksha et vraiment ce mode de locomotion est trop déplaisant et inconfortable pour que je me laisse tenter. Pourtant, voir l'Himalaya ç'aurait été intéressant. Résignons-nous à avoir notre âge qui ne permet plus les excursions rapides et pénibles et contentons-nous de voir, chez nous, nos Alpes, copieusement et calmement, sans rickshas.

Notre séjour à Calcutta a été très bien employé sans trop de presse, avec des après-midi sans programme fixe et nous avons bien vu ce qu'on peut voir en touriste ; c'était plaisant et vraiment l'Inde avec sa vieille, très antique civilisation est un pays qu'il vaut la peine d'étu-

dier avec sympathie. Elle nous paraît mystérieuse aussi, mais d'un autre mystère que la Chine. Ces Hindous qui ne tueraient pas une mouche, mais qui pourraient tuer des hommes, qui l'ont fait à la révolte des cipayes dans les années 1850 et avec quelle cruauté ! qui le referaient sans doute, me semblent des gens assez compliqués. Et quand on pense que trois cents millions d'Hindous sont dominés par quelque 15 à 20,000 Anglais, on doit supposer que ce pays n'a pas dit son dernier mot.

Nous retournons par le train à Diamond Harbour et le « Belgenland » attend que la marée se soit élevée dans l'Hougly pour regagner la haute mer en longeant les terres basses qui sont à peine des terres, mixtures de boue à peine fixées, de marécages et de canaux, verts les uns comme les autres, de ce vert sombre et épais des tropiques.

Le vaisseau sort bientôt de la zone d'eaux limoneuses déversées par le Gange et fend avec vigueur l'Océan azuré rayé par les poissons volants et parsemé la nuit de nappes phosphorescentes. Nous suivons la côte est de l'Inde, dite de Madras, où le trafic côtier est entre les mains des Malais à en juger d'après les voiliers pareils à ceux d'Europe, il y a un siècle ou deux, que représentent les images du temps. L'Océan est calme comme un lac et malgré l'air fendu en vitesse par la marche du « Belgenland » on s'aperçoit aisément qu'on se rapproche de l'Equateur.

Ceylan.

Colombo, la capitale de Ceylan est à 7° de latitude nord. Nous y arrivons le 19 mars au matin dans la rade et des transporteurs ou remorqueurs sont déjà accostés au « Belgenland » pour nous amener à terre.

En entrant dans le port, on aperçoit de grands hôtels dans des parcs plantureux et on constate une fois de plus que sur toute la ceinture du globe, l'hôtellerie a construit des caravansérails à l'usage des touristes riches, un peu pareils par leur luxe exagéré et qui parfois ont subi l'influence de l'architecture locale. Dans le lointain, au-dessus de la ville et des immenses verdures, se dessinent des montagnes élevées.

A 9 heures, nous sommes à terre, les autos s'emparent de nous pour un tour de ville. Tout est dans un ordre britannique, maisons européennes, bungalows ombrés, arbres gigantesques, palmiers de diverses variétés, routes goudronnées impeccables, beaux magasins et température de fournaise, 33° à l'ombre et combien au soleil ? La population est différente de celle de l'Inde, les types bruns, nus sauf une bandelette d'étoffe étroite, un caleçon de bain dont on aurait économisé l'étoffe, ne sont pas rares, même dans les rues qu'on pourrait appeler européennes. Les Cinghalais cependant, dans les quartiers fashionnables, portent une sorte de veste courte et les jambes engainées dans une cotonnade qui leur fait une jupe ; pour le vêtement, hommes et femmes se ressemblent, aussi pour la chevelure, longue, à chignon relevé par un peigne magnifique qui fait deux cornes en haut ; hommes et femmes portent des bracelets et des boucles d'oreille ; les uns et les autres doivent être fardés et avivent les yeux d'un trait foncé. On distingue cependant les hommes par la moustache qu'ils laissent pousser, les femmes par les reliefs et souvent par une bande de peau brune qui sépare la veste du jupon ; tous mâchent le bétel comme à Java, crachent rouge et ont les dents brunes. Le costume européen, tout blanc, est endossé par la population commerçante et aisée. Il y en a, parmi les vêtus et parmi les dévêtus, qui sont à peu près blancs,

dont le profil comme la face sont de notre race et qui ne seraient pas remarqués chez nous.

Les enfants, habillés d'une ceinture de perles ou de coquillages, sont d'une grâce parfaite. Ce peuple, les hommes du moins, est actif, travailleur et ne paraît pas affamé comme les Asiatiques que nous avons vus. Rien que cela fait plaisir et permet de jouir vraiment de tout ce qu'on voit de nouveau et d'inconnu.

Après un lunch à l'hôtel monumental de Galle Face, nous flânons par la ville, évitant les coins trop ensoleillés où la réverbération de la rue est brûlante et sur les quais ombragés et animés. C'est inouï ce qu'il y a de marchands, camelots et boutiquiers, marmottant de l'anglais s'ils vous croient Anglais et sortant un baragouin ressemblant à du français dès qu'ils vous ont catalogués. Sous les arcades, devant les magasins grand ouverts, on vous offre de tout, des étoffes, des souvenirs du pays, des pierres, cornalines, aigues-marines, saphirs. Les pagodes bouddhiques nous renseignent sur la religion, ainsi que les bonzes au turban et à la robe jaune safran en loques, qui vous engagent à entrer comme le feraient des saltimbanques chez nous. Ce n'est d'ailleurs pas pour convertir les mécréants que nous sommes, mais uniquement pour soutirer quelque numéraire. Les enfants tendent la main aussi avec un sourire pervers.

Dans le port, l'animation est grande. Tous les grands paquebots relâchent à Colombo, font du charbon ou du mazout et partout circulent les voiliers cinghalais, allongés et bas qui ne semblent pas capables de tenir la mer par les gros temps. Les bateaux malais à l'arrière élevé sont nombreux aussi. Ce sont des caboteurs qui font le trafic côtier avec l'Inde comme avec l'Indo-Chine.

Nous rentrons le soir au « Belgenland » fatigués de la chaleur, mais plus encore de ces marchands qui surfont les prix d'une manière scandaleuse et qui, pour peu que vous ayez jeté un regard admiratif sur les pierres ou les perles sortis de leur poche, vous poursuivent en baissant leurs prétentions. Ils nous prennent vraiment pour des sacs de dollars !

Sur le bateau nous passons une soirée paisible à siroter des boissons fraîches ; mais la nuit, impossible de dormir tant la chaleur est excessive. Nous nous réjouissons du lendemain pour quitter cette fournaise et grimper à Kandy au centre de l'île à plus de 500 mètres d'altitude.

A l'intérieur de Ceylan.

Les autos nous prennent sur le quai et bientôt c'est la campagne après une ceinture de villas à demi-cachées par la végétation exubérante. Quel riche pays ! Quelles cultures ! quel mélange de civilisation européenne et d'antiques coutumes !

La terre de la route — on ne voit que celle-là — est rouge et les cantonniers sont des femmes, brunes, venues de l'Inde, vêtues du milieu des jambes à la tête d'une étoffe blanche, qui manient la pioche, la pelle et poussent la brouette sans même regarder, si ce n'est d'un coup d'oeil, et sans s'arrêter de travailler, la file des autos qui passe à toute vitesse au milieu des groupes. Elles retourneront dans leur pays avec leurs économies et ne se mêlent pas à la population cinghalaise.

La route est bordée de plantations, rizières, palmiers, arbres à caoutchouc, bananiers, cocotiers, « grape fruit » ; au delà il y a des pâturages à herbe courte comme de la mousse où paissent des vaches, des boeufs et des buffles bossus de petite taille. Des Cinghalais

presque nus, conduisent des charrues, des attelages, des éléphants traînent des charges ou des machines modernes ; des huttes de glaise apparaissent dans l'ombre opaque des sous-bois ; près de la route des maisons à portiques laissent tomber des cascades de fleurs et leurs habitants sont vêtus à l'européenne ou tout au moins du « sarong » enveloppant. Des cheminées d'usines voisinent avec des temples bouddhiques à toiture dorée. Voici des champs de buissons de thé, ce thé de Ceylan qui fait concurrence au thé de Chine ; voici des vergers de carmeliers dont on prend les branchettes pour les sécher. Les rizières, d'abord planes se disposent en étage quand la montée s'accroît. Ça et là des mares verdoyantes, puis la route passe sous une voûte végétale, à l'ombre verte et humide, des plantes grimpantes et retombantes l'habillent et à travers l'odeur de benzine du moteur viennent des bouffées de parfums poivrés, ou lourds, excitants, des odeurs de marécages, de troncs pourris et de bêtes. Quelle vie dans cette campagne au sol prodigieusement fertile ! On s'imagine que si on restait tranquille on verrait pousser les plantes. Par dessus volent des nuées de corbeaux qui s'abattent partout et d'autres oiseaux plus gros qui sont sans doute des rapaces.

Un riche propriétaire a organisé un jardin zoologique qui est un immense parc laissé naturel, où des treillis très élevés renferment des animaux en liberté et en particulier des tigres qu'on peut voir à deux pas en toute sécurité. Ils vous regardent avec curiosité, bâillant et se pourléchant devant ces proies insaisissables. Ce n'est pas une ménagerie, ce n'est pas non plus un jardin zoologique à la manière européenne. Ces bêtes vivent à l'état sauvage dans une forêt qui est à leur convenance, grimpent aux arbres et font leur sieste comme dans la

jungle. Malgré le grillage, ce voisinage n'est pas rassurant.

De là, la route monte en lacets, des montagnes apparaissent, des plantations de manguiers, de palmiers, d'arbres fruitiers et d'arbres à thé alternent avec la forêt sauvage, les banyans gigantesques d'où tombent des lianes et des parasites, les ruisselets descendent en chantant et la population paraît moins efféminée qu'à Colombo. Tout le travail se fait par des éléphants sur lesquels sont juchés des cornacs culottés de blanc.

Kandy.

En trois heures nous arrivons à Kandy. Dans la dernière partie de la route, l'air est plus frais, les parfums moins lourds ; on respire et le jardin botanique de Paradéniya qui précède la ville nous montre son allée de caoutchoutiers de vingt à trente mètres de haut, le fouillis de ses végétaux de toutes les espèces tropicales, le peuple d'oiseaux colorés, de colibris par exemple qui volètent à terre, dans l'air et qui brillent comme des pierres précieuses quand ils passent dans un rayon de soleil. C'est une féerie des mille et une nuits, un jardin enchanté.

Le lunch — puisqu'il faut manger au paradis terrestre — se prend à l'hôtel de Kandy, sur une promenade qui court le long d'un lac artificiel aux eaux lourdes, peuplé de poissons miroitants et de couleuvres d'eau.

On ne va pas à Kandy sans visiter le temple qui contient la dent de Bouddha et à son sujet on nous raconte la tradition relative à cette dent du prophète. Elle fut brûlée, volée, détruite encore et toujours ressuscitée. Aujourd'hui elle est enfermée là dans des coffrets concentriques ; elle est immense et conviendrait à un géant

de quelques cinq mètres de hauteur. La foi est tenace dans ce peuple.

Kandy fut longtemps la capitale de l'île ; aujourd'hui elle reste une des capitales du bouddhisme ; il y paraît d'ailleurs par le nombre des prêtres jaunes, mais nous y avons vu aussi des soeurs catholiques et même des salutistes.

Le retour s'effectue en chemin de fer et le panorama des montagnes est magnifique vers le soir ; dans les rivières, les gens se baignent, les éléphants et les buffles aussi ; c'est idyllique. Une pluie d'orage survient brusquement et met une buée sur cette vie intense. Nous rentrons au « Belgenland » pour le dîner et j'avoue que j'ai retrouvé avec plaisir ma cabine paisible, à l'abri des tigres, des serpents, des éléphants et de tout ce grouillement de plantes, de bêtes et de gens. Cela ne signifie pas que Ceylan ne reste un des brillants souvenirs de la croisière.

Nous aurions pu rencontrer, dans notre randonnée sur Kandy, des serpents qui adoptent assez volontiers la route pour y cheminer ou même y dormir. Je préfère cependant n'avoir aperçu de serpents que devant quelques chasseurs de ces vilaines bêtes. On chasse d'ailleurs à Ceylan, le tigre, l'éléphant, l'ours et le léopard et les amateurs ne manquent pas. Ce gibier dangereux doit abonder dans les régions incultes et les jungles si, déjà dans le pays cultivé et très peuplé, on peut en croiser sur la route.

Nous avons entendu beaucoup de récits sur les traditions de Ceylan, entre autres sur le pic d'Adam qui porte l'empreinte gigantesque d'un pied humain. C'est là que serait descendu Siwa pour les Bouddhistes et, pour les Musulmans, Adam y aurait été créé étant donné que Ceylan est le Paradis de la Genèse. On nous

fait aussi goûter l'alcool préparé avec le liquide de la noix de coco verte avant la maturité ; c'est fort et mauvais et il est vraiment dangereux de consommer cet « arak » sous un ciel de feu.

Le « Belgenland » prend le large le même soir et pendant trois jours nous jouissons de l'air en mouvement qui donne un peu l'impression de la fraîcheur.

Bombay.

Le 24 mars nous arrivons dans la baie de Bombay après avoir suivi de loin la côte occidentale de l'Inde dont on n'aperçoit que de temps à autre la rive élevée pareille à une île embrumée.

Bombay est sur une île et une baie profonde se dirige vers l'Est. Nous y débarquons par une température de trente-cinq degrés, le « Belgenland » reste en rade à deux kilomètres des quais ; il attend là ceux de nos compagnons venus en chemin de fer par la vallée du Gange Agra, et Dehli. Nous nous promènerons, pour autant que la chaleur le permet, dans Bombay où il y a beaucoup à voir et même à sentir. Ce n'est plus le climat chaud et humide de Calcutta ou de Ceylan, mais une atmosphère sèche et brûlante comme du métal chauffé ; ce n'est plus la végétation envahissante, mais un pays qui serait assez aride s'il n'y avait pas de l'eau amenée par des canaux.

Bombay est une ville magnifique qui, mieux que Calcutta, rappelle les plus belles villes de l'Europe. Cette « Porte de l'Inde » a des banques monumentales, des palais de princes hindous de l'intérieur, plus ou moins dépendants de l'Angleterre et qui, fatigués du luxe de leur capitale monotone, viennent vivre presque à l'européenne à Bombay qui leur offre plus de diversité et plus de liberté de vie. Derrière cette majestueuse façade il y

a la ville populaire, les rues étroites, la foule douteuse et fanatique, les taudis, la saleté et le vice.

On se sent assez mal à l'aise entre ces Hindous hindouistes de religion et ces Hindous musulmans, violents et querelleurs qui portent à leur ceinture un « kriss » ou poignard à peine dissimulé, parmi ces boutiques et ces bazars où il y aurait à dénicher des trésors si on ne savait pas qu'on appelle le quartier le « marché des voleurs ».

Les gens sont différents de la population de Calcutta. Il y a la foule des non-vêtus dans ces quartiers populeux, mais là où règne le grand commerce, le costume européen est la règle avec quelques exceptions. Les rues sont propres et larges. Entre les deux villes, un quartier commerçant indigène présente devant les maisons des estrades un peu plus élevées que la rue avec des fauteuils ou des divans où discutent et palabrent de gros négociants indigènes souvent obèses. J'imagine que ces maisons renferment des bureaux et des magasins de gros. Les castes sont bien marquées ; les brahmanes tiennent le haut du pavé, vêtus de blanc, l'air dominateur et sévère, avec un large turban ; en dessous d'eux, d'autres classes moyennes, enturbannées aussi, marquent des nuances que nous ne comprenons pas, mais qui sont visibles, enfin, au bas de l'échelle le petit populo en pagne des quartiers pauvres, simple main-d'oeuvre maigre et décharnée.

Les Musulmanes circulent voilées comme des paquets d'étoffes. Les Parsis ou Persans d'origine, vêtus de blanc, avec leur barbe noire, sont ces commerçants riches des quartiers relativement modestes, qui détiennent les affaires avec l'intérieur. Ils sont adorateurs de la nature et du feu, disciples de Zoroastre et admettent qu'il existe dans le monde deux principes en lutte, celui du bien et

celui du mal. Ils s'efforcent de faire triompher le bien, fondent des écoles, des hôpitaux, soutiennent leurs coréligionnaires et sont honnêtes. Leur richesse est considérable, quelques-uns possèdent des palais, mais tous finissent par les « Tours du silence » d'une dizaine de mètres de haut, sans toit, sur le bord desquelles s'alignent des cordons de vautours. Les cadavres des Parsis sont introduits par une petite porte et en une heure ou deux les vautours ont nettoyé les squelettes qui sont alors poussés dans un puits au centre de la tour où le soleil se charge de les calciner. Seuls les fossoyeurs peuvent y pénétrer. Dans les jardins qui entourent ces tours, il en existe une miniature qui donne la disposition de l'intérieur. Ces Parsis sont une cinquantaine de mille à Bombay et environ cent mille dans l'Inde. Ils sont, peut-on dire, l'aristocratie commerciale depuis des siècles.

Ils formeraient certainement une élite civique si l'Inde se libérait de la domination anglaise.

Ce que nous avons vu pendant deux jours de fêtes chômées n'est certes pas à l'honneur de l'administration anglaise qui respecte même, dans les quartiers populaires, les pratiques les plus ignobles. Mais on craint toujours la révolte. Les Hindous avachis sont incapables de se relever par eux-mêmes et de se libérer. Nous avons vu ces gens se gicler les uns les autres de couleurs liquides rouges, vertes, jaunes, des pieds à la tête, poussés sans doute par une superstition quelconque. Mieux encore, les vaches sacrées errent dans les rues, respectées certainement, mais on les laisse mourir de faim. Leur fumier est recueilli par des prêtres qui en oignent les passants aux yeux, aux oreilles, qui leur en remplissent la bouche pour les purifier et qui ensuite les lavent avec l'urine de ces mêmes vaches.

Les Anglais dans toutes leurs autres colonies ont réussi à imposer leur propreté, leur hygiène, leur décence, par l'exemple et par les lois ; ici les pires coutumes ont encore cours.

Des compatriotes nous racontent que dans les ménages, la belle-mère commande, tous et toutes lui obéissent, la belle-fille est esclave. Ça existe peut-être aussi parfois chez nous, mais à Bombay c'est la règle admise. Les mariages précoces, l'obligation pour les femmes d'enfanter sous peine du mépris général, sont des abus qu'en travaillant l'opinion publique par le moyen des Hindous cultivés on pourrait extirper.

Nous voyons le musée Prince de Galles, mais il fait trop chaud ; les merveilleux jardins Victoria donnent un peu de fraîcheur, comme les terrasses du Taj Mahal Hôtel, un caravansérail de deux mille chambres où nous lunchons et vivons très bien. C'est là notre refuge au milieu du jour, servis par des Hindous aux costumes blancs impeccables, toujours nu-pieds et à la démarche silencieuse.

Nous sommes vite fatigués des foules, des mendiants aveugles, infirmes, des charmeurs de serpents qui dirigent volontiers contre les Européens leurs cobras, leurs najas et leurs serpents verts effilés. Fatigués aussi des odeurs de fauves des quartiers hindous, de la vue des marins qui en groupe cherchent des aventures aussi faciles à trouver que dangereuses, des mercantis qui offrent leur pacotille et même des beaux magasins richement pourvus de soieries, d'orfèvrerie, de perles, de pierres précieuses, les plus belles que j'aie jamais vues, et de toiles de coton originales par leur dessin et leur finesse. Nous soupirions après le départ et l'air de la mer, quand arrive enfin la cohorte des touristes qui ont pris la voie de terre, éreintés, cuits et re-

cuits, poussiéreux, enverminés et dégoûtés de l'Inde, des Hindous et même des Anglais. Il est vrai que c'est la saison la plus chaude. On approche de la période des pluies qui vient en juin.

Notre dernier jour a été plus intéressant grâce à une excursion par eau à l'île des Eléphants, un lieu de pèlerinage célèbre. Le temple, élevé contre une paroi de rocher assez haut perchée en-dessus de la mer, est en partie détruit, mais derrière, la montagne est profondément excavée et des statues en grand nombre, taillées à même la roche, représentant des dieux hindous. C'est funèbre, frais et assez mystérieux ; on sent là les bizarres manifestations des cultes sombres.

Enfin le 29 mars, jour de Vendredi-Saint, tout le monde a rejoint et le « Belgenland » nous emporte à travers la mer d'Oman vers l'Orient pour gagner la Mer rouge et l'Egypte. La vie normale reprend, un peu atténuée par la chaleur ; on rentre dans les habitudes, dans la musique, dans son cercle de connaissances et les opérations régulières, le bain, la piscine, la lecture de livres sur le pays parcouru, les conférences sur le Soudan et l'Egypte, le journal de bord et les boissons fraîches.

Quand je pense à l'Inde, à Calcutta, surtout à Bombay où le séjour a été plus long, j'ai une impression de malaise. C'est un pays qui aurait tout pour être heureux, pour que le peuple soit prospère, mais il y a ces cultes incompréhensibles, ces superstitions qui dominent tout, qui empêchent toute amélioration matérielle ou morale et cette administration anglaise qui se borne en somme à contenir les excès des religions opposées, et à permettre aux Européens, aux Anglais surtout et aux castes élevées de s'enrichir.

Allons donc voir l'Egypte où les Anglais ont certainement mieux réussi, mais où le pouvoir leur échappe après qu'ils ont amené l'ordre et la régularité. Nous sommes en mer jusqu'au 6 avril, une mer calme et vaste, sans rien à l'horizon sinon la rencontre de quelques paquebots ou de vapeurs marchands, la vision de quelques îles rousses surmontées de phares et de forteresses à l'entrée de la Mer Rouge.

La Mer Rouge.

Pendant dix jours la mer est d'un calme absolu. Une des distractions est de voir sauter et virer les dauphins et de gros poissons, peut-être des requins, autour du navire. La nuit ils paraissent lumineux et transparents dans la nappe phosphorescente. Sur le bateau nous constatons un curieux phénomène : dès que le soleil est couché, tout, le pont, les cordages, nos vêtements sont mouillés et plus la nuit avance plus le pont paraît trempé de pluie. On nous explique que l'évaporation est si intense dans cette Mer Rouge pareille à une chaudière sous un ciel de feu, que l'air chaud est saturé d'eau qui se condense quand la fraîcheur très relative du soir et de la nuit tombe. C'est ce qui explique pourquoi l'Arabie, à notre droite, où il ne pleut jamais, est assez mouillée par la rosée pour avoir de la verdure — les caféiers de Moka par exemple — et même des sources.

Le nombre des bateaux, paquebots lourds, gros vapeurs pansus, cargos fumants, crachant une grosse fumée, vaisseaux-poste effilés et rapides, augmente à mesure qu'on avance dans cette mer si bleue qu'on nomme cependant rouge, sans doute à cause de ses rives brûlées. De gros voiliers couverts de toile brune coupent notre route et font le cabotage entre l'Arabie et l'Afrique équatoriale éthiopienne en face.

Nulle part, sinon devant les grands ports nous n'avons vu une pareille animation maritime.

Le « Belgenland » vient se mettre à quai devant Port-Soudan, un amas de cases médiocres d'où sortent quelques maisons toutes blanches, bâtiments administratifs sans doute, puisque de là part une ligne de chemin de fer qui rejoint la vallée supérieure du Nil, la province du Soudan.

Le quai est peuplé de nègres soudanais, mélange d'Arabes et de Noirs. Une bande monte à l'assaut du navire pour offrir une camelote, en ivoire dit-on, qui m'a tout à fait l'air d'être du celluloïd « made in Germany ».

Pendant cet arrêt d'une heure, un groupe de nos collègues nous quitte pour filer par chemin de fer sur Khartoum et descendre le Nil.

L'Égypte.

Nous voulons voir l'Égypte, mais pas par cette voie qui est pénible à cause de la chaleur dans le désert ; nous passons devant le Sinaï et, à l'aube d'un jour merveilleux, nous sommes à l'entrée du Canal de Suez à Port-Tewfik non loin de la vieille cité de Suez aux minarets blancs.

Ici les passagers se divisent en trois nouveaux groupes. L'un va à Jérusalem par la voie ferrée, l'autre se rend tout simplement au Caire, le troisième dont nous sommes passera au Caire sans s'arrêter, pour aller d'une traite jusqu'à Louqsor et aux ruines de l'antique capitale de l'Égypte, Thèbes aux cents portes.

Le voyage à Jérusalem ne me dit guère ; j'en ai rapporté un souvenir de l'année précédente peu agréable. On ne voit pendant longtemps que du sable, des vagues de sable, des plateaux pierreux et on sort

du train poussiéreux et sale avec les yeux ensablés aussi et la bouche pâteuse. Le voyage est original, mais une fois fait, on ne le refait pas. Le Caire est intéressant, il a des mosquées et des palais en style arabe qui sont merveilleux, mais la Haute-Égypte, les ruines colossales, la vallée des Rois, le tombeau du pharaon Tout-Ankh-Amon m'attirent davantage, d'autant plus que les moyens de transport sont faciles et les hôtels très convenables, ce que le groupe de Khartoum ne trouvera certes pas. A mon âge on devient sensible aux désagréments, aux courbatures qu'on gagne en chevauchant les petits bourricots du pays et surtout aux fines poussières sableuses qui envahissent les sous-vêtements les plus serrés.

Allons donc à Louqsor — les Anglais écrivent Luxor — pour goûter la saveur de ce vieux pays. De Port-Tewfik, le « Belgenland » s'en va, vide de ses passagers, directement à Alexandrie où on lui fera une toilette rapide et une revision de ses machines.

Du train nous le voyons suivre le canal, un ruban d'un bleu intense dans une plaine monotone d'un brun clair, avec de temps à autre un petit village dans les arbres, oasis autour d'un puits ou proche du mince canal d'eau douce qui longe le canal d'eau salée. Nous apercevons encore le canal de temps à autre ; il s'élargit sur une vaste étendue, aussi d'un bleu intense, aux Lacs Amers, puis soudain, à Ismaïlia, une ville blanche, notre train file vers l'ouest en plein désert. Malgré la nudité de ces paysages, la région du Canal est belle ; cette immensité jaune piquée parfois d'un palmier solitaire est impressionnante par sa grandeur.

Quelle différence avec le Canal de Panama flanqué de verdure envahissantes, bordé de villes modernes, mécanisé aux deux extrémités ! Mais, l'oeuvre de de Lesseps commencée en 1859, entourée du scepticisme des

contemporains et avec des moyens enfantins, est plus impressionnante encore que Panama, chef-d'oeuvre de la technique moderne.

Le train roule dans le désert. Voici un pays bien cultivé, verdoyant, donc arrosé, avec des villages au caractère arabe, de temps en temps une belle grande maison de propriétaire foncier ou d'agronome ; on aperçoit vaguement au loin les pyramides de Sukkora plus petites et moins connues que celles de Ghiseh.

Arrivés au Caire vers 5 heures du soir, nous ne faisons que changer de train et dans la nuit claire nous remontons le Nil pour arriver à 8 heures du matin à Louqsor. Mais déjà à 5 heures nous avons quitté nos couchettes pour admirer le lever du soleil, cinq minutes de ciel rose et bleu d'un coloris qu'on ne retrouve nulle part dans le monde. Tout ce qui est frappé par le soleil étincelle ou fulgure et les ombres sont d'un bleu transparent de pierre précieuse. Cette vue m'a rappelé les sommets des Alpes éclairés et métalliques dans un ciel bleu noir quand on quitte le refuge au petit jour dans la demi-obscurité.

Les villages de briques d'argile dans les palmiers, les champs verts, ont des couleurs d'une étrange vivacité ; dès que le soleil monte, tout se ternit et baigne dans l'aveuglante lumière. On voit du train des fellahs en longues chemises montés sur leurs petits ânes et qui vont à leur travail, d'autres sont sur des chameaux. Des femmes élégamment drapées, voilées de noir, sortent des huttes de glaise ; quelques-unes de retour de la fontaine, du puits ou du fleuve portent sur leur tête ou leur épaule une amphore d'un geste classique ; les enfants au teint brun courent nus et saluent le train... à moins qu'ils n'esquissent un geste moqueur. De l'Inde

nous tombons dans une autre civilisation, millénaire aussi, mais plus proche de nous, si foncés qu'en soient les représentants.

Louqsor.

Au sortir du train nous nous précipitons dans les voitures qui nous conduisent au Winter Palace au bord du Nil ; en face s'élèvent les montagnes sèches et d'un profil dur de la Thébaïde. Nous contemplons le pays si curieux et si connu par l'image avant même de penser à une toilette bien nécessaire après une nuit d'express.

Cette toilette n'est pas terminée que la plaie d'Egypte la plus permanente nous assaille : les mouches ! Il paraît que de novembre à février, cette vermine disparaît, mais nous sommes au 9 avril et leur résurrection est fantastique ; les gamins qui nous entourent ont les yeux serties d'insectes, la masse des serviteurs, les mendiants qui crient « backchich ! backchich ! » sont entourés d'un essaim. C'est une gêne permanente contre laquelle ils ne se défendent plus. A quoi bon ? il en revient toujours.

Louqsor est une station d'hiver pour les Européens qui craignent la mauvaise saison en Europe. Il en reste encore quelques-uns, les autres ont regagné Le Caire ou leurs pénates et vraiment, ici, c'est plus que le printemps, c'est déjà l'été brûlant et sec. Il fait 45 degrés à l'ombre au milieu du jour, on sent sa peau se dessécher et devenir rugueuse. Les hivernants et les touristes n'y doivent pas connaître les engelures, mais par contre on y gesticule avec des chasse-mouches de crin de cheval.

Nous sommes dans les ruines de l'ancienne Thèbes où les fellahs ont construit deux villages pour cultiver les champs avoisinants parallèles au fleuve. De Louqsor à Karnak s'étend une avenue de sphinx à tête de bélier dont quelques-uns sont entiers, d'autres sont décapités, des piédestaux marquent la place des disparus. L'avenue entre les rangées de sphinx a conservé un dallage de granit roux merveilleux. Nous visitons le temple d'Aménophis III avec la fameuse salle dont les cent-trente-quatre colonnes hautes de vingt-quatre mètres font un effet prodigieux. C'est une forêt de tours de granit qui vous font petit, petit, poussière d'hommes à côté de ces géants. Qu'est-ce que les gratte-ciel de New-York à côté de ces masses solides qui durent depuis une vingtaine de siècles sans que le temps, les invasions, les tremblements de terre aient pu les abattre !

Ces colonnes sont de haut en bas couvertes de dessins et hiéroglyphes vantant les hauts-faits et la divinité des pharaons qui les ont construites. Il serait intéressant de savoir les lire, mais c'est l'affaire des spécialistes qui reconstituent ainsi l'histoire d'il y a quelque deux ou trois mille ans. Le profane comme moi se borne à admirer et constate sa propre ignorance.

De cette ville immense, luxueuse et riche par le travail de centaines de milliers d'esclaves, il ne reste debout que les temples et l'avenue de sphinx. Les demeures des hommes sont la poussière du pays comme les hommes eux-mêmes.

Nous traversons le fleuve sur un de ces vapeurs tout en cabines qui font le service au long du Nil et nous allons visiter la vallée des Rois sur la rive gauche.

La vallée du Nil est bordée à quelques kilomètres par une falaise qui se rapproche dans laquelle sont creusés avec un art tout spécial de dissimulation les

cryptes dans lesquelles on rangeait les momies des notables entourés de meubles et de bijoux pour le jour de leur résurrection. Les pauvres, incapables de payer de pareilles dépenses, n'étaient donc pas destinées à ressusciter.

La route est poussiéreuse et brûlante ; elle nous fait passer auprès du temple en ruines — mais quelles ruines ! — de deux souverains du nom de Ramsès et auprès du Temple Rose de la reine Hatasu ; le chemin se fait plus poussiéreux, plus étroit, les rochers rouges et bruns de la gorge renvoient une chaleur suffocante et nous débouchons dans un vallon désert qui n'a pas un arbre, pas un brin d'herbe. On descend de l'auto et par des galeries coupées de tranchées pour arrêter les pillards, on pénètre dans des chambres — trois en général — taillées à même la roche, qui sont les tombeaux ou hypogées. Les murs sont peints et représentent la vie du défunt et le voyage de son âme vers l'au-delà. Il y a aussi des hiéroglyphes, éloges des rois sans doute. Ces peintures sont vives et bien conservées malgré les siècles. Les pilleurs de tombeaux qui ont foisonné dans ce pays ont arraché ici et là les lamelles d'or des peintures. On nous fait voir les domiciles funéraires de Ramsès le grand, de Sêti Ier, d'une reine, de Tout-Ankh-Amon dont la momie est toujours en place, mais dont le sarcophage et les merveilleux bijoux sont au Musée du Caire.

On sait que la possession de ce trésor d'art inestimable a donné lieu à un procès entre les Anglais qui ont fait et payé les fouilles et l'Égypte à peu près indépendante aujourd'hui qui ne permet pas qu'on sorte les dépouilles des rois de leur pays. J'ignore si ce procès est jugé.

Nous rentrons à Louqsor, abîmés de chaud, mais, le soir. Pour terminer notre trop court séjour dans ce pays du passé, nous avons pris une barque à la voile roulée au sommet du mât et les bateliers nous font entendre de curieux chants au clair de lune entre une dentelle de palmiers de chaque côté du fleuve, découpée en noir contre le ciel bleu limpide. C'était féérique et romantique, comme un ressouvenir de toutes ces générations qui depuis des milliers d'années vivent et meurent, chantent et pleurent sur ce vieux Nil, berceau d'une civilisation aussi avancée que la nôtre, non pas pareille, ni technique ni mécanique, mais au point de vue artistique et économique probablement supérieure.

Le Caire.

Un train de nuit nous ramène au Caire. Je déplore cette précipitation que j'ai acceptée évidemment en prenant mon billet, mais vraiment tout est trop serré, et encore les jeunes messieurs de l'American Express s'occupent un peu trop de leurs favoris — je ne mets pas le mot au féminin pour ne pas leur faire un reproche plus grave — et leur accordent les meilleures couchettes, les meilleures places en ayant l'air de dédaigner quelque peu, avec des sourires et une amabilité pleine de distinction, ceux qui ne parlent pas anglais. Je leur en conserve une dent, une de mes meilleures.

Nous rentrons donc au Caire après 13 heures de chemin de fer, en maugréant et en dormant ; nous y retrouvons ce 10 avril une température fraîche qui nous paraît froide. Pensez donc, après les 45 degrés de Louqsor, la Mer Rouge, l'Inde ce que doit être pour nous un climat méditerranéen au printemps !

Logés à l'Hôtel Continental, je retrouve plusieurs bonnes connaissances qui me rapprochent brusquement de notre pays. C'est presque l'Europe et la Suisse.

Trois jours à passer au Caire que je connais grâce à la croisière précédente, que dois-je faire ?

Allons revoir les Pyramides et le Sphinx, allons nous replonger dans les milliers d'années où ces monuments ont été élevés par des religions qui dominaient cette antique humanité autrement que nous ne sommes dominés par le christianisme et bien plus puissantes, mais tyranniques et cruelles.

Nous passons en automobile des champs de blé intéressants sortant d'une terre d'alluvion épaisse et grasse qui sent le printemps et dont l'odeur ressemble à celle du terreau de nos forêts. Puis c'est le sable et la poussière et, à l'arrêt, la nuée des chameliers, âniers, guides et grippe-sous qui s'attachent à vous. On rue, on flanquerait des coups de poing à cette racaille qui vous cramponne sous prétexte de vous faire voir ce qu'on voit bien tout seul, de vous conduire quand ce n'est pas nécessaire, de vous jucher sur une bête quand on peut marcher, de vous photographier quand on n'y tient pas. Cette sale cohue me met en rage et me gêne la vue des Pyramides. Elles me paraissent cependant à distance plus grandes, plus impressionnantes que la première fois que je les ai aperçues.

Bah ! pour éviter ces sangsues, je prends un chameau ou plutôt c'est lui qui me prend avec sa manière de se relever en trois saccades irrégulières. Si son balancement une fois en marche est désagréable, il m'a du moins débarrassé de tous ces yeux noirs, de toutes ces figures louches qui m'entouraient.

Les Pyramides ! on les connaît depuis la feuille de l'Ecole du dimanche, de la petite enfance, mais vraiment

pas comme on les voit de près. Sans le vouloir je songe à ma ville, je revois ma modeste fabrique, oeuvre de ma vie. Quels minuscules insectes ! Quels néants !

Ces constructions sont vraiment formidables et ici, le mot « colossal » serait en place. Penser que cet entassement régulier d'énormes blocs, venus de loin, traînés par des milliers d'hommes, hissés par des hommes devait servir de mausolée à un seul homme ! On est obligé de se défendre de penser en citoyen d'un pays modeste mais libre et d'essayer de se reporter à ces millénaires où la volonté d'un seul mettait en mouvement pour le bien, pour le mal, pour un caprice, des millions d'individus.

Je ne vais pas décrire ou essayer de dépeindre les Pyramides si connues. On a peine à s'isoler pour les voir, si pourchassé qu'on est par tous les aigrefins qui en vivent et qui vous assaillent même si on tente de s'éloigner un peu pour les voir vraiment et pour réfléchir ou encore pour essayer de deviner l'expression du sphinx, cette tête d'homme sur un corps accroupi de lion qui s'élève à dix-neuf mètres du sol.

Au Caire.

Rentrons au Caire, retrouvons nos amis suisses et revivons de notre vie.

Si l'on veut se faire une idée de ce qu'était la civilisation égyptienne d'avant Jésus-Christ il faut aller au musée du Caire, voir ces bijoux admirables, ciselés, vivants, ces meubles dorés, cette vaisselle d'or, ces statues un peu sur le même type mais aux figures expressives, en couleurs vives, inattendues sur des objets qui datent de milliers d'années. Il y a là — j'en parle en homme de métier — des modèles parfaits pour tous ceux qui n'ont pas d'imagination ou qui ont besoin

d'être excités par de belles choses pour trouver eux-mêmes de l'inédit. J'avoue que j'ai pris là un régal de beauté plastique sans pareil.

Ce que le gouvernement égyptien a bien fait de conserver chez lui ces trésors et d'en interdire l'exportation ! Il y a assez de pillards par le monde pour qu'il se défende et l'Égypte a été vidée abondamment jusqu'ici.

Les rues du Caire sont intéressantes. Les jeunes Musulmanes circulent la figure voilée, mais la jupe courte, les talons hauts à la mode de Paris, les vieilles sont toutes emballées jusqu'au sol d'informes draperies, les jeunes hommes sont vêtus à l'européenne avec le fez, les vieux ont la tunique blanche ou bleue, parfois noire avec le turban. Les rues de la vieille ville étroite sont resserrées dans le haut par des avancements de maisons qui saillent sur le vide et des quartiers sont réservés à chaque métier, les marchands accroupis vous offrent des tapis, des châles, des parfums, des plats en cuivre, des bijoux. On aimerait vivre là un moment, pénétrer dans ces cafés où l'on entend une musique grêle d'instruments à corde, voir de près ces mosquées bâties avec les matériaux des monuments antiques, voir le soleil se coucher sur le désert proche et errer dans ces cimetières ombreux. Mais l'hôtel nous rappelle, la table d'hôte est ruisselante de lumière ; le dancing, le jeu et la vie moderne nous rempoignent et nous signifient que toute cette Égypte d'il y a mille ans comme cette Égypte des vieux quartiers sont périmés, que l'Égypte moderne bâtit des hôtels, cultive du coton, du riz, du maïs et gagne des livres égyptiennes.

Malgré toute cette modernisation, l'Égypte conserve deux plaies, les mouches et le backchich.

Le 13 avril, nous rejoignons à Alexandrie, toute européenne et cependant toute blanche, notre « Belgenland » qui nous attend au port, pimpant, hospitalier et confortable, pour lever l'ancre vers le soir. C'est le repos par une température fraîche, un beau soleil et un air qui sent l'Europe ; voici les rites habituels, les figures qu'on retrouve en souriant et celles qu'on continue d'ignorer.

A Athènes.

Nous arrivons à Athènes le 15 ; le « Belgenland » reste ancré dans la baie de Phalère et nous allons faire la tournée classique des monuments qui sont à la base de nos arts et de notre civilisation. Nous grimpons à l'Acropole aux lignes parfaites et nous admirons dans cette atmosphère légère la mesure et le goût qui ont dirigé les anciens Grecs. Si la ville elle-même est banale, si la vie y paraît un peu mesquine et artificielle, la Grèce moderne a du moins construit un stade harmonieux. Je revois avec joie les anciens monuments déjà contemplés l'année dernière, les Temples de Bacchus et de Dyonisios, la prison de Socrate.

Comme j'aurais voulu comprendre les conférences qu'on nous a données — toujours en anglais d'Amérique — sur ces modèles éternels, mais les projections ont quand même jeté quelque lumière dans mon ignorance du siècle de Périclès.

Le « Belgenland » nous emporte le long des côtes rocheuses et élégantes dans une lumière moins ardente que celle de la Haute-Egypte et qui paraît douce, limpide et fine. Quelle grâce dans ces îles, ces côtes et cette mer paisible !

A Naples.

Ici le printemps ne fait que commencer ; nous l'avons vu chassé par l'été en Egypte. Sur le bateau, on sent que pour quelques-uns, ceux qui resteront en Europe le voyage touche à sa fin ; des malles, des valises apparaissent dans les couloirs. Par un beau soir, le « Belgenland » frôle les côtes de la Sicile montagnueuse, et le cône volcanique de l'Etna. Nous passons là, le soleil se couchant dans un horizon rouge et orangé où se découpe la masse noire de la montagne dont le sommet couvert de neige grise laisse échapper de la fumée couchée par le vent. Nous restons longtemps à contempler ce spectacle et les lumières naissantes de Catane à gauche tandis qu'à droite se devine Reggio de Calabre.

Naples nous apparaît toute souriante avec son Vésuve fumant et majestueux.

La vague de froid qui a sévi sur l'Europe méridionale et centrale a encore ici quelques répercussions et les passagers revêtent à nouveau les costumes que nous leur avons vus en Chine avec moins de fourrures et des mines moins renfrognées à cause du beau ciel et des belles couleurs des îles et de la côte.

L'ancre jetée, nous foulons le sol italien avec moins d'appréhension et d'attente de nouvelles impressions qu'à Java ou à Calcutta. Nous nous sentons en Europe connue, au milieu d'une civilisation qui est la nôtre avec quelques signes particuliers qui ne sont que des nuances.

Poussé par le désir de voir malgré tout et ne pas perdre mon temps, je prends avec beaucoup de mes collègues le bateau de Capri, puis une barque secouée par les flots agités, pour visiter la fameuse Grotte bleue. Malgré notre désir d'y pénétrer, malgré les efforts du batelier, nous n'y réussissons pas ; on risque

d'être brisé contre le portail qui s'ouvre devant nous.

L'île est plaisante avec ses villages accrochés sur les pentes et qui donnent, dit-on, l'image de ce qu'était cette île de délices et de volupté au temps de la grandeur romaine, tapissée de cactus, d'orangers, de citronniers. Le funiculaire nous élève dans un air plus doux qu'à Naples jusqu'à l'hôtel Avisisana, un sommet d'où la vue sur la mer d'un bleu intense, frangée d'écume, sur la rive italienne et le golfe de Naples est une merveille parmi les merveilles du monde. La petite ville de Capri avec ses ruelles pittoresques et ses boutiques nous enchante. Notre temps se passe agréablement à Naples, au musée où sont accumulés les trésors ravis à Pompéi, à l'Aquarium où vivent les espèces de poissons, d'algues et de madrépores de la Méditerranée, dans les rues d'où l'activité normale a chassé les légendaires lazzaroni, sur les quais où pêcheurs, débardeurs et matelots travaillent gaîment. Tout est sourire.

Ce séjour à Naples m'a paru tout plaisir et beauté, beaucoup plus que précédemment. Il est probable que rassasié d'exotisme, de races et de pays divers, on apprécie l'équilibre, la modération qu'on ne rencontre vraiment qu'en Europe. A Naples, il n'y a qu'une race, donc il n'est pas nécessaire de cataloguer les figures qu'on rencontre. Il y a certainement autre chose encore : les Jaunes, les Malais, les Indous, les Noirs nous paraissent se ressembler tous, respectivement sous une même couleur. Nous voyons la race, l'individu nous échappe ; revenus chez nos frères, les Blancs, nous saisissons les expressions diverses, les nuances et nous les traduisons en sentiments connus, comme nous le faisons plus intensément dans la ville où nous vivons et chez nos proches.

Le retour au pays.

Le 20 avril au matin, par temps frais et clair, mer frisée et soyeuse, le « Belgenland » jette l'ancre devant Monaco. La dizaine d'Européens débarque ici, beaucoup d'Américains aussi qui désirent voir Paris ou faire un tour à Monte-Carlo, tenter leur chance autour du tapis vert.

La séparation est touchante, on serre les mains, on promet de correspondre, de se revoir. Les couloirs sont encombrés de malles et de valises gonflées d'objets rapportés de partout, le personnel est sur les dents mais toutefois avec le flegme et l'ordre qui conviennent aux Américains.

A terre, c'est la fin de la saison sur la côte d'Azur et partout il y a encore beaucoup de monde, conséquence sans doute du long et rude hiver. Après avoir bataillé pour récupérer nos bagages et mis en ordre nos billets pour le retour dans nos foyers, nous profitons de cette belle journée pour faire un tour en auto sur la classique Corniche par la Turbie, pour déjeuner à Nice et rentrer à Monaco par Villefranche. C'est une belle journée de printemps méridional, la mer est bleue intensément, les parterres fleurissent, le parfum des oeillettes flotte dans l'air, mais les ravages de l'hiver se révèlent de toutes parts par les palmiers, les aloès, les lauriers et de nombreux arbres gelés.

A 18 h. 45, nous prenons l'express pour Genève et La Chaux-de-Fonds où nous arrivons par un temps gris, maussade, qui du coup nous replace dans le Jura et nous replonge dans l'hiver.

Un jour de repos pour savourer le retour au véritable home, retrouver ses meubles, ses tableaux, ses pantoufles, secouer la poussière du voyage et c'est la rentrée à la fabrique, le bruit des machines, l'accueil des gens, la régularité du travail et du courrier, en somme, la rentrée dans le véritable soi-même.

Chez moi.

Le beau voyage est fini, les souvenirs surgissent.

Quand les longues soirées sont revenues, j'ai pris mes notes journalières, brèves sur l'Océan, copieuses dans les escales ; je les ai développées avec ce que ma mémoire a pu me fournir et ce que les nombreuses photographies faites en cours de route ont confirmé. J'ai fait du tout — pour ma propre satisfaction — un manuscrit à relire dans ma vieillesse... ou pour me renseigner et me conseiller si une fois ou l'autre me reprenait le désir de tenter l'aventure à nouveau.

Jamais l'idée ne me serait venue de faire de ces notes un petit livre imprimé. Grands dieux ! Charles-Rodolphe Spillmann écrire un livre ! lui qui ne sait fabriquer que des boîtes de montres. J'allais donc les enfermer dans un dossier jaune et les reléguer dans un tiroir, mais à regret — elles allaient alors ces pauvres notes, être bien mortes — quand un ami m'a tenu ce raisonnement tout simple : « Faire un voyage qui coûte quelques milliers de dollars et ne pas dépenser quelque cent dollars pour assurer à son souvenir une sépulture convenable !... c'est ridicule ! »

Et c'est pourquoi ces modestes notes ont paru, presque malgré moi.

Elles procureront à quelques-uns, les renseignés sur le vaste monde, une grimace de dédain : « Il n'a su voir et noter que cela ? » A d'autres il suggèrera l'idée et le projet de faire mieux et comme voyage et surtout comme récit. Peut-être l'un ou l'autre de mes amis s'exclamera-t-il : « Tiens, tiens ! Charles-Rodolphe a quand même su faire quelque chose ! »

Pour l'instant, voici le petit volume, je vous l'offre de bon coeur.